

Les agents se précipitèrent sur lui, et, pendant que l'un d'eux le saisissait à bras-le-corps, l'autre lui arrachait des mains son revolver.

Conduit au commissariat de police pour y être interrogé, il a énergiquement refusé de répondre aux questions qui lui étaient adressées; il a été provisoirement envoyé au Dépôt.

WILL-FURET

MUSIQUE

OPÉRA-COMIQUE. — *Lakmé*, opéra-comique en trois actes, poème de MM. Edmond Gondinet et Philippe Gille, musique de Léo Delibes. (Centième représentation et reprise.)

Le deuil plane sur cette reprise d'une œuvre charmante. Nous ne reverrons plus ce pauvre musicien plein de goût et de grâce, à qui l'avenir souriait. Tandis que se déroulaient, hier soir, ses fraîches mélodies, notre œil se dirigeait, naturellement, vers la loge où nous avons coutume de le voir, et les accents de mélancolie de certaines pages nous semblaient douloureux. L'hiver prochain, nous entendrons la partition suprême de l'artiste, cette *Kassia* dont il a rêvé jusqu'à sa dernière heure et dont on a joué un fragment à ses funérailles, afin que sa muse pleurât sur lui. Hélas! on meurt en pleine espérance. Mais, heureusement, les œuvres écrites avec amour nous demeurent, et nous y puisons un renouvellement de douceur pour notre souvenir.

Depuis plusieurs années, *Lakmé* avait quitté le répertoire: il convient d'en parler avec un peu plus d'étendue qu'il n'est d'usage pour les reprises. Ce n'est pas ici un drame lyrique avec de grandes passions, des ivresses et des fureurs épuisant toutes les ressources de la symphonie et de l'instrumentation. Nous avons devant nous un opéra comique, nuancé de sentiment, et d'une couleur tendre et poétique — quelque chose comme un joli conte vapoureux. L'auteur n'a pas enflé sa voix: il s'est laissé aller à sa nature; il a fait preuve de délicatesse, de charme, de capricieuse sensibilité. Tant pis pour qui chercherait en sa partition autre chose que ce qu'il a voulu y mettre. Prenons cet air aimable sans arrière-pensée et sachons en jouir librement. *Lakmé* se peut comparer à une élégante aquarelle. On n'y a point visé à rien renverser ou rien renouveler. Les qualités qui s'y marquent relèvent expressément de l'opéra romanesque et les défauts qu'on y trouve viennent surtout de l'ancien genre de l'opéra comique. Je ne crois pas, en somme, qu'on nous ait offert, en ce caractère mixte, un plus agréable ouvrage, et plus raffiné.

Rappelons la situation du poème. L'action se passe dans les Indes anglaises. Un brahmane vit, aux portes d'une ville, retiré de tout bruit, abritant sous les plus fraîches ombres sa fille Lakmé, fleur humaine, entre les fleurs. Un beau matin, pendant qu'il vague aux soins du Temple, deux officiers anglais, deux jeunes filles et leur gouvernante envahissent gaiement le jardin sacré. Lakmé s'ébat comme un papillon parmi les floraisons éblouissantes. Légère, elle a déposé ses bijoux sur une pierre; un des jeunes fous, nommé Gerald, s'arrête à dessiner une tiare de pierrieres.

Mais quelle fée, quelle houri, quelle enchantresse du paradis d'Indra paraît à ses yeux à ce moment? C'est Lakmé en personne. Il suffit de se voir, à ses prédestinés de l'amour, pour qu'ils s'adorent et s'oublient à échanger des aveux. Le brahmane, en rentrant chez lui, manque de les trouver enlacés. Gerald a fui, cependant; mais la clôture du jardin est brisée. Le brahmane se vengera: un impie a violé l'asile. Nous allons voir, au second acte, sa vengeance s'accomplir.

On célèbre, aujourd'hui même, la fête de Dourga, la bonne déesse. La ville est en rumeur joyeuse; tout n'est que danses et que jeux. A travers les rues, de place en place, le vieux prêtre, sous des haillons de mendiant, conduit sa fille, dont les belles chansons ravissent le peuple. Celui qui l'aime l'entendra sans doute et, l'entendant, il se trahira. Et, en effet, Gerald se déce. Le brahmane tient sa victime; il poignarde le voleur de sa joie.

Gerald ne succombe pas à sa blessure; Lakmé le sauve et l'entraîne dans les vertes profondeurs de la forêt. Chez les Indiens, sur ces entretaites, la révolte a éclaté. Non loin de la retraite des amants, le régiment du blessé défile fitres en tête. Le jeune soldat choisira-t-il le devoir ou l'amour? La fille du prêtre s'aperçoit de son angoisse; elle respire une fleur empoisonnée et meurt dans ses bras, aimée, heureuse.

Il y a, certes, de la poésie en cette fiction qui fait songer, en quelque chose, au *Mariage de Loti*. Je regrette que les auteurs y aient admis un certain nombre de scènes parasites et un peu puériles dont les deux jeunes Anglaises et leur gouvernante sont les héroïnes. J'ai ouï dire que les épisodes soi-disant comiques avaient été conçus par Gondinet, esprit souvent délicieux, mais peu musical, qui ne voulait pas se trop éloigner des modèles de Scribe. En tout cas, il faut avouer qu'ils n'ont guère servi le musicien, et j'estime qu'on ferait bien d'en élaguer le plus possible.

Au point de vue de la musique, toute la partie indienne est pleine de couleur et d'attrait; mais, toutes les fois qu'apparaît le groupe européen, le compositeur faiblit. Les deux premiers actes abondent en pages intéressantes, en détails précieux. Je cite, notamment, la prière vocalisée par Lakmé sur un accompagnement de harpe et qui vient se mêler, ensuite, à la psalmodie du chœur; le duetto roucoulé par la fille du prêtre et sa suivante, soutenu par une orchestration où s'égrènent comme des chants d'oiseau; des strophes de Lakmé prête à s'enflammer d'amour, et trois danses exquises, d'un ton voluptueux, curieusement rythmées par la darbouka et les crotales.

Cà et là, dans les duos d'amour, une nuance de convenu et, dans les autres morceaux, des sacrifices aux formules ou à la virtuosité. Le compositeur nous fait un peu trop voir qu'il écrit pour l'Opéra-Comique. Seulement, au troisième acte, plus rien de pareil. Tout y est pénétrant, jailli de source, d'une émotion naturelle, d'un charme rare et pur. C'est une des pages qui nous font le plus vivement regretter Léo Delibes. Je n'en vois pas beaucoup dans son œuvre où son âme musicale se soit aussi franchement épanouie.

Personne n'a oublié que le rôle principal fut créé à délices par Mlle Van Zandt. Il est chanté, maintenant, par une débutante, Mlle Jane Horwitz, cantatrice à la voix bien timbrée, fort agile, avec des aspirations à la virtuosité parfois trop apparentes. Mais l'air des Clochettes est-il autre chose, après tout, qu'une façon de concerto vocal? Toujours est-il que la débutante possède une méthode sûre, une diction parfaite et que son succès a été très vif. M. Gibert, moins à l'aise dans les personnifications sentimentales que dans les rôles héroïques, met, toutefois, très honorablement, ses belles notes de ténor au service du personnage de Gerald. En M. Renaud s'incarne, avec une majesté qui ne va pas toujours sans emphase, le grand-prêtre Nilakantha.

Des rôles secondaires sont confiés à des artistes de premier plan, tels que M. Soullacroix et Mme Deschamps-Jehin, qui accentuent le relief. La pièce, au total, est montée avec un soin et un goût où nous reconnaissons M. Carvalho. Cette reprise n'est pas seulement un tribut de regrets à la mémoire de Léo Delibes: elle remet en lumière une œuvre séduisante, et dont les défauts, par surcroît, démontrent la légitimité de notre évolution musicale et de nos tendances à l'unité.

FOURCAUD

La Soirée Parisienne

REPRISE DE « LAKMÉ »

Début de Mlle Jane Horwitz

Comme le pauvre Léo Delibes aurait été heureux s'il avait assisté, hier soir, à la centième représentation de sa *Lakmé*! C'était son œuvre favorite, celle qu'il avait le plus particulièrement choyée. Il comptait bien la voir reprendre un jour à l'Opéra-Comique. Ce jour est venu, heureusement pour nous; mais Delibes n'y était pas.

On ne peut que louer le sentiment qui a poussé M. Carvalho à faire cette reprise, qui remet sur l'affiche de l'Opéra-Comique le nom d'un compositeur vraiment français. Et pourtant, cette solennité très désirée aurait bien pu éprouver un retard, sans une heureuse circonstance qui est venue tout sauver.

Mlle Arnoldson devait chanter le joli rôle de la petite prêtresse, créé jadis par Mlle Van Zandt. Elle avait répété, tout était prêt, lorsque, avant-hier, elle fit tout à coup prévenir son directeur qu'il lui serait complètement impossible de jouer. Grand émoi dans le théâtre. Que faire? attendre? c'était dur! Mais Mlle Jane Horwitz vint à passer.

Mlle Horwitz est une jeune fille d'une excellente famille et l'une des plus remarquables élèves de Mme Marchesi. Elle avait commencé par chanter dans le monde, où ses succès furent si grands que, peu à peu, la vocation du théâtre lui est venue. Mais, avant de se faire entendre par le public parisien, elle voulut s'exercer d'abord en province et à l'étranger. Partout où elle passait, les succès se transformaient en triomphes, si bien que M. Carvalho, l'ayant entendue récemment à un des *five o'clock du Figaro*, lui démontra qu'elle aurait grand tort de s'exiler plus longtemps. Son meilleur argument fut l'offre d'un très bel engagement de plusieurs années, que Mlle Horwitz s'empressa de signer et qui devait partir du mois de septembre prochain.

Mais la destinée en a décidé autrement. Comme je vous le disais tout à l'heure, Mlle Horwitz se trouvait là quand Mlle Arnoldson se fit excuser. Sans perdre un instant, M. Carvalho bondit vers elle et lui dit:

— Vous chantez *Lakmé* demain.

— Moi?

— Parfaitement.

— Mais je n'ai pas répété.

— Ça ne fait rien!

Et, sans laisser à sa pensionnaire le temps de se reconnaître, le bouillant directeur fit modifier ses affiches, envoya des notes aux journaux et rentra chez lui en se disant:

— Je n'ai pas perdu ma journée.

Il n'a pas perdu sa soirée non plus; car, si j'en juge par l'effet produit, par les bravos de la salle, par les propos des couloirs, Mlle Horwitz n'est déjà plus une débutante. Elle a conquis sa place du premier coup, et, cette placée, elle la fera de plus en plus grande avec le temps. On l'a rappelée après chaque acte, ce qui semblait lui faire bien plaisir. A nous aussi, du reste.

Il faut reconnaître que ses nouveaux camarades ont été parfaits et l'ont admirablement